

Imprimerie Champenois : **Bénédictine** par Mucha.

Imprimerie Malfeyt : **Eldorado** ; **Lui** par Dillon. — **Nouveau-Théâtre** ; **Aux Courses** par Dillon.

Ateliers Hugo d'Alési : **Menton**. — **Hyères**.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

On vient de représenter, au Théâtre de la Monnaie, une œuvre que vous entendrez bientôt à Paris : *Princesse d'Auberge*, due à la collaboration de deux Belges : MM. Jan Blockx et Nestor De Tière.

M. Jan Blockx, un des meilleurs élèves de Peter Benoit, s'était déjà fait connaître par une symphonie, *Kermisdag* (jour de Kermesse), et un ballet, *Milenka*. M. De Tière est un fécond et intelligent charpentier de pièces dramatiques pour notre public populaire, et la scène de langue flamande lui doit en partie sa grande vogue et ses grosses recettes des dimanches et des lundis. *Herbergprinces* fut représentée pour la première fois en flamand au Théâtre Néerlandais d'Anvers (10 octobre 1896), mais, malgré les mérites de la « création », la véritable première aura eu lieu à Bruxelles.

L'aventure dont il s'agit dans *Princesse d'Auberge* est le drame éternel, l'invariable conte d'amour qui fait le fond de tant de poèmes de ce monde : un honnête jeune homme passablement prud'hommesque, rebutant la jeune fille digne de lui, pour se livrer corps et âme à Circé, à Dalila ou à Carmen. Le Don José de la pièce s'appelle Merlyn, un Merlyn qui, à la différence de son légendaire homonyme, est l'enchanteur au lieu d'être l'enchanteur. Sa Carmen se nomme Rita et c'est la perfide « bazine » d'estaminet, la fée au lambic et au faro, la *Princesse d'Auberge* qui donne son titre à la pièce.

L'aventure est assez banale en somme et ressassée à satiété ; mais M. Nestor De Tière l'a accommodée à une sauce flamande qui en vaut bien une autre, malgré force naïvetés, reminiscences, lieux communs et ficelles opéradiques. Le principal mérite du librettiste aura été de placer l'action de sa pièce dans un cadre bellement local : Bruxelles sous Charles de Lorraine, au temps de la domination autrichienne, soit à la fin du siècle dernier. Et de ce Bruxelles il nous montre constamment le cœur même, le quartier vivant et topique par

excellence : la Grand'Place et ses venelles environnantes. Le drame vaut même moins par lui-même que par l'atmosphère et le cadre dans lesquels il se déroule.

De tous nos compositeurs nationaux, M. Jan Blockx est sans contredit celui qui a le mieux traduit la santé, l'allégresse, l'extériorisation rude et truculente du Flamand qui s'amuse en bande. Nul ne s'est assimilé musicalement comme lui le bon garçonisme familial jusqu'à la licence et au débrailage de ces foules débridées et emportées, comme dans une trombe de grosse allacrité, par un vent de carnaval et de kermesse.

Parvenu aujourd'hui à tout l'épanouissement de la pensée créatrice, M. Blockx est arrivé aussi à la maîtrise de son métier. Il a de la patte et de la pâte. Cette patte est, à la fois ferme et souple, d'une virile rudesse : c'est une patte léonine ; et quant à sa pâte, à son écriture, elle est lumineuse et friande comme celle des si vivantes « natures-mortes » des Feyt et des Snyders de nos musées.

Avec celui de la couleur, M. Blockx a le don du rythme, on pourrait dire du geste. Sa musique, surtout son orchestre, déborde de vie. On dirait d'un épanouissement perpétuel. Rien n'y trahit l'effort. C'est d'impérieuse et véhémence pousse musicale. Toutes ces trouvailles de timbres, d'harmonies, de rythmes font songer aux éclats d'une inspiration qui n'est jamais à court de fluide.

Et ce sont précisément ces grandes qualités de M. Jan Blockx qui me feront critiquer *Princesse d'Auberge* :

Voilà. Cette joie délurée, cette belle humeur puérile et bourrue, sans malice, presque animale dans le sens flatteur du mot, ce bonheur du chœur et de l'orchestre de M. Blockx, gamins égrillards, buveurs affriolés, commères dépoitraillées, contraste et jure même avec le souci ambitieux et vertueux, avec les prétentions mélodramatiques et *grandartiques* de ses personnages principaux. Quant arrive le dénouement sanguinaire et tragique on est tenté de se récrier : « Quoi ! Tout ce mal parce qu'on s'est un peu amusé ! Tout au plus se serait-on attendri, comme dans une rixe de Jan Steen ou d'Adrien Brouwer, à quelques horions, à un œil poché, à une belle balafre, à un saignement de nez. Et voilà qu'on assassine pour de bon ! C'était donc sérieux ! »

Car, dans *Princesse d'Auberge*, l'amour, le roman n'est pas au ton. La passion n'y est pas exprimée avec tant de bonheur

et de sincérité que la fête et la bagatelle. L'accessoire l'emporte sur le principal. Aucun des amoureux ne paraît être dans le coloris général et dominant du tableau. Là où la logique de l'œuvre eût voulu de francs drilles, buvant à l'amour comme à la tonne, apportant dans la galanterie, la rondeur et la gaillardise correspondant au sentiment de la foule exprimé par l'orchestre, M. Blockx a introduit des personnages spéculatifs, malheureux, fatals, élégiaques, qui détonnent et grimacent dans ce milieu instinctif, polisson mais non vicieux, et rien moins que passionné. Aussi préférée-je de beaucoup les ensembles de M. Blockx à son dialogue dramatique ou même sentimental, et cela malgré tout le mérite de ce dialogue. J'eusse souhaité qu'au moins un des personnages d'avant-plan apportât dans le drame, cette joie de vivre que proclament tout le temps les ambiances et le chœur de *Princesse d'Auberge*, cette joie panthéiste qui exulte superbement dans la symphonie de M. Blockx, et j'eusse voulu qu'à la fin le bonheur eût raison avec tous contre les fâcheux.

En résumé, l'œuvre pêche par le manque d'homogénéité. Impossible de concilier cette atmosphère festive, cette naïveté, ce lyrisme de la kermesse ambiante avec cette fatalité sombre qui s'acharne sur les personnages d'avant-plan. Les larmes ont tort et ne se font point prendre au sérieux devant ce gros rire pantagruélique. Notez que je ne reproche pas aux auteurs d'avoir voulu le tragique, mais bien de n'y être pas arrivés. Il leur fallait corser le drame ou contenir leur belle humeur. Le don pathétique des auteurs étant moins puissant que leur instinct de la vie plantureuse et insouciant, leurs héros à graves visées nous font l'effet d'intrus et de trouble-fête dans une énorme partie de plaisir.

Aussi la meilleure partie de l'œuvre est l'épisode, je dirais presque l'intermède du cortège sur la Grand'Place. C'est un vrai tableau de maître coloriste et humoriste flamand, une transposition musicale de l'art d'un Teniers ou d'un Rubens : et je ne vois à rapprocher de ces pages disant opulemment l'âme ou plutôt la chair des foules que le dernier tableau des *Maîtres Chanteurs*.

Princesse d'Auberge a bénéficié à la Monnaie d'une interprétation de tout premier ordre. Elle réclamait beaucoup de soins, d'intelligence et de munificence de la part des metteurs

en scène; elle exigeait beaucoup de talent chez les interprètes. Aucune de ces garanties de succès ne lui a été marchandée.

M. Flon, admirateur emballé de la partition, l'a fait lire, étudier et répéter, et l'a finalement dirigée avec une flamme et une autorité de plus en plus appréciées. Notre orchestre, foncièrement flamand, comprend et traduit avec une sympathie cordiale et un brio dans lequel on sent le muscle et la sève de ceux d'ici, une œuvre dans laquelle chacun de ces braves instrumentistes perçoit sans doute un peu de ses propres aspirations et de ses affinités personnelles. Ils ont joué ce Blockx encore mieux que du Wagner, ce qui n'est pas peu dire. Au fameux tableau de la Grand'Place, ils semblaient mêlés directement à l'action, et c'est pour de bon qu'ils menaient la danse générale.

Décorateurs, costumiers, régisseurs, se sont aussi distingués. Bien joli l'effet d'aube au premier acte dans un carrefour du vieux Bruxelles, avec, au fond, la flèche de l'Hôtel de Ville, par où maraîchers et laitiers se rendent au marché matinal de la Grand'Place; un carrefour dans le genre de celui des rues du Chêne et de l'Etuve, et il n'y manque malheureusement que la fontaine de Manneken-Pis. Mais aucun autre élément de couleur locale n'a été négligé. Joseph Stevens eût approuvé la tonalité générale et l'éclairage de ce réveil de la cité, et, avec Baudelaire, son ami, il eût savouré ces attelages de bons chiens, ces chiens vigoureux qui, au dire du poète, « témoignent par leurs aboiements triomphants du plaisir orgueilleux qu'ils éprouvent à rivaliser avec les chevaux ». Je m'empresse de constater que M. Almanz n'a point poussé le souci des mœurs exactes jusqu'à faire aboyer ses figurants à quatre pattes.

Les principaux rôles de *Princesse d'Auberge* sont distribués aux meilleurs artistes de la troupe. Ainsi, c'est M. Scaremberg, le ténor dont je vous parlais l'autre jour, qui prête sa superbe voix au flottant personnage de Merlyn; celui-ci en contracte presque une sorte de vigueur et d'héroïsme; c'est M. Dufranne qui chante vraiment trop bien ou du moins qui possède une voix trop généreuse, trop affective, pour le traître Marcus; c'est M. de Cléry un autre excellent baryton qui a échangé l'élégant costume du Nevers des *Huguenots* contre la défroque du forgeron Rabo; c'est M. Gilibert, très comique

dans son rôle de pochard; et, du côté des femmes, c'est Mme Wyns, une Rita séduisante et capiteuse, gazouillante à ravir, presque trop gentille et trop amenuisée pour une princesse d'auberge brabançonne: un pastel de Latour égaré dans une bambochade de petit-maître flamand; c'est encore Mlle Claessens cantabilant d'une fort jolie voix aussi le rôle de la plaintive Reynilde.

Quant aux chœurs, ils se sont montrés dignes de l'orchestre, et ces braves gens aussi, — surtout de très délurées équipes de gamins à l'avant-plan du rutilant Carnaval, — semblaient possédés de cette verve et de cette pétulance de terroir dont *Princesse d'Auberge* est si généreusement imprégnée.

En somme, jamais œuvre lyrique composée en ce pays par des « nationaux » n'aura rencontré interprétation si fastueuse et accueil si franchement enthousiaste. Une mémorable soirée pour l'Art en Belgique : une date.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

LES REVUES. — *Das Litterarische Echo*. — *Der Türmer*. — *Das neue Jabrbundert*. — *Magazin für Litteratur*. — *Gesellschaft*. — *Wiener Rundschau*. — *Neue deutsche Rundschau*. — *Die Kritik*. — Memento

Quelques nouvelles publications périodiques ont commencé à paraître en Allemagne depuis le mois d'octobre. Parmi elles il faut signaler une revue de tout premier ordre, **Das Litterarische Echo**, entreprise par la maison F. Fontane et Cie, à Berlin, sous la direction de M. Joseph Ettlinger. Il s'agissait de créer un organe jeune et vivant, donnant un aperçu complet du mouvement littéraire, allemand d'abord, et européen ensuite. Les éditeurs y ont pleinement réussi. Je ne puis comparer leur entreprise qu'aux efforts faits par le *Mercur* dans sa partie de chroniques régulières. Mais l'*Echo* donne en plus quelques articles de fond, essais, biographies, études sur les principaux courants de la littérature actuelle. Une innovation assez heureuse, c'est le repêchage des quelques bons articles de journaux parus pendant la quinzaine qui, remis ainsi devant les yeux d'un public plus littéraire, échappent à un oubli complet. Les six livraisons publiées jusqu'à présent montrent que l'*Echo littéraire* a tenu toutes ses promesses. Son allure est singulièrement vive pour une revue allemande et des petites notes à l'emporte-pièce ren